Pamph.
Relig
Theol.
P.

Allan Cassels

3 1761 09621403 6

DISCOURS

A L'OCCASION

DE LA VICTOIRE REMPORTÉE

PAR LES

FORCES NAVALES de Sa MAJESTÉ BRITANNIQUE

DANS LA MÉDITERRANNÉE LE 1 ET 2 AOUT 1798,

SUR

la flotte françoise.

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE QUÉBEC
LE 10 JANVIER 1799.

Par Messire J.-O. PLESSIS
Curé de Québec, Coadjuteur-élu et Vicaire Général du Diocèse.

PRÉCÉDÉ DU MANDEMENT DE MGR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME P. ÉVÊQUE DE QUÉBEC.

A Québec

IMPRIMÉ AU PROFIT DES PAUVRES DE LA PAROISSE,
ET SE VEND À L'IMPRIMERIE.

DISCOURS

Prononcé dans l'Eglise Cathédrale de Québec

À L'OCCASION DE LA VICTOIRE REMPORTÉE

PAR LES

Forces Navales de Sa Majesté Britannique

DANS LA MÉDITERRANNÉE LES 1 ET 2 AOUT 1798

Réimprimé en 1905, par DUSSAULT & PROULX, Québec

On peut se procurer des exemplaires de cet ouvrage en s'adressant à

Mademoiselle PETRY
18, rue St-Denis, Québec.

Prix : 25 cts, port compris.

DISCOURS

A L'OCCASION

DE LA VICTOIRE REMPORTÉE

PAR LES

FORCES NAVALES de Sa MAJESTÉ BRITANNIQUE

DANS LA MÉDITERRANNÉE LE 1 ET 2 AOUT 1798,

SUR

la flotte françoise.

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE QUÉBEC
LE 10 JANVIER 1799.

Par Messire J.-O. PLESSIS
Curé de Québec, Coadjuteur-élu et Vicaire Général du Diocèse.

PRÉCÉDÉ DU MANDEMENT DE MGR L'ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME P. ÉVÊQUE DE QUÉBEC.

A Québec

IMPRIMÉ AU PROFIT DES PAUVRES DE LA PAROISSE,
ET SE VEND À L'IMPRIMERIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/discoursloccasio00ples

MANDEMENT

PIERRE DENAUT, *par la miséricorde de* DIEU *et la grâce du Siège Apostolique, Evêque de Québec &c. &c. A tous les Curés, Vicaires, Missionnaires, et à tous les Fidèles de ce Diocèse, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.*

VOUS l'avez apprise, NOS TRÈS CHERS FRÈRES, cette nouvelle intéressante, dont la certitude indubitable a répandu la joie dans tous les cœurs. Le DIEU TOUT-PUISSANT, qui tient dans sa main les destinées des Rois et des Empires, vient de donner encore des marques non-équivoques de cette protection soutenue qu'il daigne accorder aux Armes de notre Gracieux Souverain. Que de maux ne se préparoient pas à nous faire ressentir ces formidables ennemis, contre lesquels nous avons à soutenir cette guerre si longue et si sanglante ! Sur combien de désastres n'aurions-nous pas eu à gémir, s'ils eussent pu, comme il le prétendoient, s'emparer des possessions éloignées de la Mère Patrie, ruiner son Commerce, tarir la source de ses richesses, et diminuer par là les moyens qu'elle peut opposer à leurs vues d'agrandissement et de domination ! Et jusqu'à quel point auroit monté leur orgueil, si le succès eût couronné leurs desseins ambitieux ! Mais le Dieu des Armées, le Dieu des Victoires, s'est déclaré pour la justice de notre cause. Il a exaucé les vœux de son Peuple, qui le prioit d'humilier cette Nation superbe qui ne veut que la guerre : *Dissipa gentes quæ bella volunt.* C'est lui qui a présidé aux conseils de nos Chefs, et y a fait régner cet esprit de sagesse, qui a déconcerté les entreprises de nos ennemis. C'est lui qui à inspiré a nos troupes cette valeur qui les a rendues supérieures au nombre et à l'enthousiasme de leurs adversaires, et leur a fait remporter une victoire des plus glorieuses et des plus signalées dont il soit fait mention dans l'Histoire.

Mais au milieu des acclamations publiques occasionnées par un événement si mémorable, la voix de la Religion ne se fera-t-elle pas entendre ? Les Temples seuls sembleront-ils ne prendre aucune part à l'allégresse commune ? Ah ! c'est surtout dans leur enceinte, NOS TRÈS

CHERS FRÈRES, que doivent retentir les louanges du Dieu des Armées, à qui nous en sommes redevables. C'est là que nos cœurs doivent exprimer leurs sentiments de reconnoissance envers le Souverain Maître de l'Univers, le remercier de l'attention particulière avec laquelle il veille à la conservation et à la gloire de ce Royaume, et le conjurer de continuer à répandre ses Bénédictions abondantes sur le plus juste des Rois, dont toutes les démarches ont pour but le bonheur de son Peuple.

A CES CAUSES, Nous avons Ordonné et Ordonnons par les présentes.

1° Que le jeudi, dixième jour de Janvier prochain, sera consacré d'une manière particulière à remercier Dieu de la victoire remportée sur la flotte Françoise de la Méditerrannée les 1er et 2 du mois d'Août dernier par les forces navales de SA MAJESTÉ sous les ordres du Contre-Amiral *Horatio Nelson* Chevalier du Bain.

2° Qu'il sera célébré le dit jour dans toutes les Eglises de ce Diocèse une messe Solemnelle en action de grâces, à l'issue de laquelle on chantera le *Te Deum* avec le *Domine salvum fac Regem* et l'oraison pour le Roi.

3° Les autels seront parés ce jour là comme aux plus grandes Solemnités, et le jour précédent, la Fête sera annoncée par le son des cloches.

4° Messrs les Curés ne manqueront pas de prendre occasion de cette Fête pour faire sentir vivement à leurs paroissiens les obligations qu'ils ont au Ciel de les avoir mis sous l'empire et la protection de Sa Majesté Britannique et les exhorter tout de nouveau à s'y maintenir avec fidélité et reconnoissance.

Sera le présent mandement lu dans l'Assemblée Capitulaire de toutes les Communautés Religieuses et publié au prône de toutes les paroisses le premier Dimanche ou jour de Fête après sa réception.

Donné à Longueuil sous notre seing, le Sceau du Diocèse et le contre-seing de notre Secrétaire le vingt-deux Décembre mil sept-cent-quatre-vingt-dix-huit.

(Signé)

P. ✠ EVÊQUE DE QUÉBEC.

Par Monseigneur,

(Signé) CHABOILLEZ, Ptre, Secr.

SERMON.

Dextera tua, Domine, percussit inimicum.
Votre main droite, Seigneur, a frappé l'ennemi.
Exod. 15.

EXORDE. RIEN n'arrive ici bas sans l'ordre ou la permission de Dieu : attribuer aux hommes, à leur degré d'habileté, de valeur, d'expérience, les bons ou mauvais succès de leurs entreprises, c'est méconnoître la souveraine Sagesse qui, du haut de son Trône Eternel, dispose, comme il lui plaît, du sort des Etats et des Empires, et permet souvent qu'ils n'ayent rien de fixe et de certain que l'inconstance même et l'instabilité qui les agite sans cesse. Si Pharaon et son armée sont ensevelis dans les flots de la mer rouge ; si Sennacherib est obligé de lever avec précipitation le siège de Jérusalem ; si les troupes d'Holopherne se retirent honteusement de devant Béthulie ; ce n'est ni à Moyse, ni à Ezéchias, ni à Judith que l'on doit rapporter ces événemens heureux. La main de Dien seul opère tous ces prodiges : *dextera tua, Domine, percussit inimicum.* Ainsi il est glorieux pour le contre-Amiral HORA-

TIO NELSON, d'avoir été l'instrument dont le Très-Haut s'est servi pour humilier une puissance injuste et superbe. Mais qui d'entre nous, mes frères, ignore assez les principes de sa religion, pour ne pas rapporter à Dieu tout le succès des armes de ce savant et célèbre guerrier ?

C'est donc vers vous, Seigneur, que doivent être dirigées nos acclamations et nos actions de grâces. C'est dans votre Temple qne retentiront aujourd'hui nos cris d'allégresse et nos chants de victoire. "*Vota mea Domino reddam in atriis domûs Domini*".

Proposition. — Loin de nous, Chrétiens, cette joie profane et terrestre à laquelle s'abandonneront peut-être en ce jour les enfans du siècle. Réjouissons-nous dans le Seigneur. Remercions-le des avantages que nous procure le brillant succès dont la mémoire nous rassemble, et n'allons pas regarder avec indifférence un événement dans lequel nos intérêts de toute espèce se trouvent si étroitement concernés.

Division. — Car quiconque voudra considérer dans son vrai point de vue la victoire remportée dans les premiers jours du mois d'Août dernier par les forces navales de Sa Majesté Britannique, doit avouer, 1nt. que cette victoire humilie et confond la France. 2nt. qu'elle relève la gloire de la Grande Bretagne et couronne sa générosité. 3nt. qu'elle assure le bonheur particulier de cette Province. Développons, Messieurs ces trois réflexions et

redisons avec action de grâces : C'est votre main, Seigneur, qui a frappé notre ennemi. *Dextera tua, Domine, percussit inimicum.*

CONFIRMATION

Premier point. — Ne vous paroit-il pas dur, mes frères, d'être obligés d'appeler ennemi un peuple auquel cette Colonie doit son origine ; un peuple qui nous a été si longtemps uni par les liens étroits du sang, de l'amitié, du commerce, du langage, de la religion ; qui nous a donné des pères, des protecteurs, des gouverneurs, des pasteurs, des modèles achevés de toutes les vertus, des Souverains chéris dont le gouvernement sage et modéré faisoit nos délices et méritoit notre affection et notre reconnoissance ?

Telle étoit, en effet, la France quand nous l'avons connue, chère à ses enfans, formidable à ses ennemis, attachée à sa religion, respectée par toutes les nations du monde. Ne méritoit-elle pas bien, par tous ces titres, les regrets que vous avez exprimés en vous en séparant, et les généreux efforts que vous avez faits pour vous maintenir sous sa domination ? Mais depuis que Dieu dans sa miséricorde nous a fait passer sous un autre empire, ô Ciel ! quels changemens funestes n'a pas éprouvé cet infortuné royaume ! l'ennemi du salut, jaloux apparemment d'y voir le règne de Dieu si solidement établi, est venu dans les ombres de la nuit, je veux dire avec les artifices ténébreux d'une

philosophie trompeuse, couvrir d'une dangereuse ivraie, de productions impies, de livres incendiaires, toute la surface de cette riche et fertile contrée. Cette ivraie a germé : l'impiété et la dissolution ont pris racine : les esprits et les cœurs se sont laissé entraîner aux attraits séduisans d'une religion sans dogmes, d'une morale sans préceptes. Les expressions enchanteresses de raison, de liberté, de philanthropie, de fraternité, d'égalité, de tolérance, ont été saisies avec avidité et répétées par toutes les bouches. A leur faveur, l'indépendance et l'incrédulité ont établi leur fatal empire. La souveraine autorité du Prince a été nommée tyrannie ; la religion, fanatisme ; ses saintes pratiques, superstitions ; ses ministres, imposteurs ; Dieu lui-même, une chimère !

Ces barrières une fois rompues, que devient l'homme, mes frères ? Abandonné à sa raison dépravée, est-il égarement dont il ne soit capable ? Jugez-en par ceux de nos concitoyens qui ont eu le malheur de donner dans les principes monstrueux des Diderot, des Voltaire, des Mercier, des Rousseau, des Volney, des Raynal, des d'Alembert et autres déistes du siècle. En sont-ils devenus meilleurs époux, pères plus vigilans, fils plus obéissans, citoyens plus honnêtes, amis plus sincères, sujets plus fidèles ? Non, chrétiens. De tels arbres ne sauroient produire que de mauvais et détestables fruits. Mais si des particuliers infatués des systèmes du jour, deviennent des êtres si nuisibles à la société, quels ravages épouvantables n'a pas dû

faire en France cette foule d'impies et de sacrilèges qui se sont, pour ainsi dire, levés en masse contre la commune existence de la religion et de la royauté, et ont formé l'horrible complot d'exterminer et d'anéantir l'une et l'autre ?

Non, Messieurs, ne cherchons pas ailleurs que dans les conspirations de l'impiété la cause prochaine et immédiate de la révolution Françoise. Voilà le maudit instrument qui l'a préparée de longue main, qui l'a ménagée avec dissimulation et souplesse, et qui enfin l'a fait éclater avec le plus grand fracas. Explosion terrible ! elle a étonné la terre ; infecté l'air de ses vapeurs pestilentielles ; fait trembler tous les trônes et menacé de sa flamme bitumineuse toutes les églises du monde.

Révolution rapide ! elle a eu le secret fatal d'électriser en un moment presque tous les esprits. A peine déclarée dans la Capitale, elle est déjà rendue au fond des provinces les plus reculées. Partout on crie au despotisme : partout les liens de la subordination disparoissent : Le moyen peuple se soulève contre les grands pour mieux opprimer les plus petits : l'autorité des loix est méprisée ; les propriétés mises au pillage ; la force substituée aux droits les plus anciens et les plus légitimes.

Révolution conquérante. D'abord elle ne devoit pas étendre sa prétendue réforme au-delà des limites de la France. Mais bientôt débordée comme un torrent qui a rompu ses digues, elle a inondé toutes les régions d'alen-

tour. Les Pays-bas, la Hollande, l'Espagne, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne sont devenus successivement les théâtres d'une guerre affreuse déclarée contre les despotes, disoient ses auteurs, mais réellement conduite par les tyrans les plus cruels et les plus pernicieux.

Révolution sanguinaire. Elle a commencé par le feu, continué par les massacres, inventé pour les accélérer, un nouvel instrument de supplice. Que de têtes, hélas ! en ont été les malheureuses victimes ! Princes, Prêtres, nobles royalistes, vous en avez fait la funeste expérience. Que dis-je ? et entre les révolutionnaires mêmes, combien de chefs de factions n'y ont pas laissé leurs têtes criminelles ?

Révolution parricide. Le plus religieux, le plus paisible des Souverains est devenu à ses yeux un objet de haine implacable. Eh quoi ! n'étoit-ce pas assez de l'avoir mis au dessous de ses sujets par une constitution aussi illégale et bizarre dans sa forme que monstrueuse dans ses principes ? Falloit-il encore l'arracher avec violence du palais des Rois ses ayeux, le garder à vue aux Thuilleries, l'emprisonner au Temple, lui faire son procès comme à un prisonnier d'état, le conduire à l'échaffaut, le décapiter ignomineusement pour des crimes imaginaires et supposés ? O Louis XVI ! ô Roi, digne d'une plus longue vie, si une mort anticipée n'eût été pour vous un sort plus heureux qu'une vie remplie de tribulations et d'amertumes ! mais Dieu, mes frères, avoit résolu de récompenser les vertus sublimes de

ce Prince vraiment chrétien, et voilà, sans doute, pourquoi il dirigea contre lui la rage des usurpateurs de son autorité souveraine.

Révolution sacrilège. Il n'y a pas d'excès en ce genre qui aient été à son épreuve. Les lieux de piété proscrits ; les monumens de la religion mis en pièces ; les Prêtres égorgés auprès des Autels qu'ils vouloient défendre ; le culte Divin anéanti ; les SS. Mystères foulés aux pieds ; les jours solemnels abolis ; l'idole placée dans le temple du vrai Dieu ; les Vierges Saintes chassées de leurs azyles chéris ; le chef de l'Eglise Catholique, digne et vénérable successeur des Apôtres, mis cruellement hors de son siège, obligé dans son extrême vieillesse d'errer de ville en ville, en attendant qu'il plaise à Dieu récompenser par la couronne de gloire une vie pleine de vertus, de travaux et de mérites. Ce n'est là, mes frères, qu'une légère esquisse des atrocités auxquelles se sont portés les propagateurs de la révolution Françoise. Jusqu'à quand Seigneur, souffrirez-vous qu'ils vous insultent de la sorte ? *usque-quo, Domine, improberabit inimicus ?* Quoi ! ne mettrez-vous pas de frein à leur audace ? Levez enfin votre main Toute-puissante pour la réprimer. *Leva manus tuas in superbias eorum in finem.*

Le moment en est arrivé, mes frères. Cet orgueilleux Pharaon, cet ambitieux Nabuchodonosor, ce Goliath insolent va commencer à perdre ses avantages. Allez, peuple estimé invincible. Equippez une flotte puissante.

Entreprenez la conquête de l'Orient. Publiez par avance des succès qui ne se réaliseront pas. Glorifiez-vous de la force de vos vaisseaux et du nombre de vos troupes. Dieu, qui pour châtier le monde, s'est servi de vous comme d'un fléau vengeur, ne tardera pas à vous faire sentir combien son bras est pesant sur les impies. Vous serez surpris, enveloppés, vaincus à votre tour, et de la manière la plus éclatante, la plus propre à réjouir l'Afrique et l'Asie dont vous aviez préludé le bouleversement. Quelques ressources que vous affectiez d'avoir encore, vous ne pourrez dissimuler l'humiliation que traîne avec elle cette perte immense et inattendue.

Quel dessein a eu la Providence, mes frères, en ruinant par ce revers la flotte Françoise de la Méditerrannée? A-t-elle seulement voulu déconcerter et confondre nos ennemis? A-t-elle prétendu, en outre, rassurer les bons citoyens qui depuis près de dix ans gémissent en secret sur l'aveuglement de leur infortunée patrie? c'est sur quoi nous hazarderions vainement nos conjectures. Mais voici ce qui paroit certain, c'est qu'elle a voulu par ce brillant succès relever la gloire de la Grande Bretagne et récompenser sa générosité. C'est ma seconde réflexion.

Second point.— Longtemps spectateur attentif des scènes barbares qui désoloient la France, l'Empire Britannique hésitoit prudemment sur le partie qu'il devoit prendre dans une querelle dont il étoit impossible de prévoir quelle se-

roit l'issue. D'un côté, des sujets révoltés faisant les plus grands efforts pour détruire l'autorité légitime : de l'autre, un Souverain cherchant par des cessions volontaires à calmer la rage de ces furieux. D'un côté, des décrets sans nombre, tendant tous à l'établissement d'un monstrueux système d'anarchie ; de l'autre, un silence, une facilité à les adopter qui sembloit trahir la bonne cause et concourir à l'innovation. D'un côté, des cris multipliés de *Vive le Roi ;* de l'autre, des mesures qui ne tendoient à rien de moins qu'à son dépouillement total et à sa destruction personnelle. D'un côté, des promesses d'une liberté indéfinie à tous les citoyens de la France ; de l'autre, des massacres innombrables, sous les prétextes les plus frivoles, qui ne déceloient que trop l'esprit de la révolution. Au milieu de tout cela, le Roi vivoit, quoique captif, et la diversité d'opinions qui régnoit entre ses sujets, faisoit espérer, à chaque instant, le retour du bon ordre.

Vous ne l'avez pas voulu, grand Dieu ! les péchés de ce malheureux peuple avoient crié trop haut et provoqué trop lontemps votre colère. Mais en la faisant éprouver aux villes criminelles du royaume, vous préparez dans la générosité d'un Etat voisin un azile sûr et hospitalier aux justes qu'il renferme encore. Car ce fut là, Messieurs, le premier intérêt actif que l'Angleterre parut prendre à la révolution françoise, et vrai-semblablement la cause réelle de la guerre qu'elle eut bientôt à soûtenir con-

tre ses perfides auteurs. Mais sans s'inquiéter des suites, venez, dit ce peuple bienfaisant, venez, restes précieux d'une nation toujours notre rivale, mais dont nous avons toujours honoré le courage et respecté la vertu. Prélats vénérables, Ministres édifians d'une religion que nous ne connoissons plus ; descendans des anciens héros de la France, sujets de toutes les classes, que l'amour du devoir a rendus malheureux, qui avez renoncé à vos places, à vos titres, à vos sièges, à vos propriétés, plutôt que de trahir vos consciences et de consentir au renversement de l'Autel et du Trône ; venez, nous vous offrons une nouvelle patrie dans une terre étrangère. Venez partager nos foyers, nos fortunes, nos emplois, notre abondance. Si vous ne retrouvez pas au milieu de nous tout ce que vous avez perdu, vous serez au moins dédommagés par nos efforts pour adoucir votre exil et vos malheurs. Le Prophète l'avoit dit, il y a lontemps. Je n'ai jamais vu le juste abandonné. *Non vidi justum derelictum.* François émigrés, vous en faites aujourd'hui la douce expérience. Mais de quelle main se sert le ciel pour vous procurer les secours les plus abondans ? De la main d'un peuple qui fut toujours l'émule du vôtre, que des intérêts d'Etat rendoient votre ennemi, et qui sembloit vous hair de bonne foi, mais qui dans vos malheurs n'apperçoit plus en vous que des frères souffrans. *Salutem ex inimicis nostris et de manu omnium qui oderunt nos.*

Au reste, Messieurs, si d'un côté l'Angle-

terre tend une main secourable aux victimes de la révolution, et les comble de bienfaits et de largesses ; elle arrête, de l'autre, une partie des désordres dont ses monstrueux instrumens menaçoient l'Univers entier. Non seulement ses sages ministres prennent des mesures pour maintenir la paix dans l'intérieur et prévenir la perversion des esprits, mais je la vois accepter avec avidité la guerre qui lui fut offerte en 1793 par les usurpateurs de l'autorité souveraine en France. Quelle ardeur, quelle force, quelle énergie n'a-t-elle pas déployées pour le soutenir honorablement ? Armemens formidables ; troupes nombreuses sur le continent; flottes redoutables sur la mer ; envoi d'argent ux alliés ; impositions nouvelles sur tout le a oyaume ; contributions volontaires des particuliers ; promotions encourageantes dans l'armée et dans la marine ; tout a été mis en œuvre pour cette noble fin.

Puissances de l'Europe, États et Provinces de l'Amérique, riches possessions des Indes Orientales, vous fixez à bon droit vos regards sur l'Angleterre. Elle est le grand boulevard sur lequel reposent toutes vos espérances. Si elle triomphe, sa gloire sera votre salut et vous assurera la paix. Mais si elle succombe, c'en est fait de votre repos et de vos gouvernemens. Le funeste arbre de la liberté sera planté au milieu de vos villes ; les droits de l'homme y seront proclamés ; des réquisitions d'argent épuiseront vos finances ; vos loix deviendront le jouet et la fable des arrogans ennemis du

genre humain ; vous aurez en partage tous les maux qui vous font plaindre le sort de la France ; vous serez libres, mais d'une liberté oppressive, qui vous donnera pour maîtres la lie des Citoyens, et abymera dans la poussière les respectables chefs qui possèdent maintenant votre amour, et votre confiance.

Mais que dis-je ? non, grand Dieu ! vous ne permettrez pas que le succès abandonne nos armes ; et puisque c'est votre cause que nous défendons, levez-vous, Seigneur ; dissipez vos ennemis ; mettez en fuite ceux qui vous haïssent. Qu'ils disparoissent comme la fumée : qu'ils fondent comme la cire en présence du feu. *Sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei.*

Tel sera, Messieurs, l'événement des choses ; abandonnée de ses plus forts alliés, la Grande Bretagne soutiendra presque seule tout le poids de cette formidable guerre. La voilà qui multiplie ses flottes et les promène sur l'océan avec un air de supériorité qui ne convient qu'à elle. Tantôt elle les réunit ; tantôt elle les divise ; tantôt elle les transporte d'un hémisphère à l'autre, mais avec une activité, une intelligence incroyable. L'une protège les côtes de l'Amérique : l'autre facilite la conquête du Cap de Bonne Espérance : celle-ci accompagne les riches productions des Indes : celle-là veille à la garde des côtes d'Irlande. Une autre, victorieuse de la flotte Espagnole, la tient captive dans un de ses ports. Une autre bloque tous les havres de l'ennemi, et lui défend d'en sortir.

Une autre se couvre de gloire par la défaite des Hollandois. Si les succès sont capables d'encourager, en voilà, mes frères, qu'on ne sauroit révoquer en doute, et qui sont bien propres à soutenir l'énergie Angloise. Mais enfin un coup plus décisif, une victoire plus signalée étoit réservée aux armes de cet Empire. Le Ciel n'a pas voulu différer plus longtemps à récompenser sa générosité et à le dédommager de ses exertions sans nombre. L'intrépide Amiral Nelson, avec une escadre inférieure en hommes et en vaisseaux, assez hardi pour attaquer la flotte Françoise de la Méditerrannée, vient de remporter sur elle une des victoires navales les plus complettes dont l'histoire fournisse des exemples. Neuf vaisseaux de guerre pris, un coulé à fond, trois réduits en cendres, le reste dispersés, nombre de transports poussés à la côte et perdus : voilà l'événement mémorable que nous célébrons dans cette solemnité. Ne méritoit-il pas bien qu'un jour fut consacré tout exprès pour remercier le Dieu des batailles ?

Où est le bon patriote, où est le loyal sujet, je dis plus, où est le vrai chrétien dont le cœur n'ait été réjoui à cette heureuse nouvelle ? L'empire des eaux assuré à la Grande Bretagne ; son pavillon déployé majestueusement sur toutes les mers ; ses ennemis confondus et humiliés ; une paix après laquelle toute la terre soupire, devenue plus facile. Ces seules considérations ne suffisent-elles pas pour porter l'allégresse dans toutes les âmes ? Ajoutons

ici, que cette victoire a pour nous un mérite particulier, parce qu'en affermissant la puissance de la Grande Bretagne, elle assure la continuation du repos et du bonheur de cette Province. C'est ma dernière réflexion.

Troisième point. — Quel est, Messieurs, le Gouvernement le mieux calculé pour notre bonheur, sinon celui qui a la modération en partage, qui respecte la religion du pays, qui est plein de ménagemens pour les sujets, qui donne au peuple une part raisonnable dans l'administration provinciale? Or tel s'est toujours montré en Canada le Gouvernement Britannique. Ce ne sont point ici des coups d'encensoir que la flatterie prodigue lâchement à l'autorité existante. A Dieu ne plaise, mes frères, que je profane la sainteté de cette chaire par de bases adulations ou par des louanges intéressées. C'est un témoignage que la vérité exige impérieusement aussi bien que la reconnoissance, et je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui connoissent l'esprit du Gouvernement d'Angleterre. Une sage lenteur préside à ses opérations. Rien de précipité dans sa marche méthodique. Voyez-vous chez lui cet enthousiasme trompeur, cet amour irréfléchi de la nouveauté, cette liberté sans frein et sans bornes qui bouleverse à nos yeux des états mal affermis? Quels ménagemens n'a-t-il pas pour les propriétés des sujets? quelle industrieuse habileté à leur faire supporter d'une manière insensible les frais du gouvernement civil! entendez-vous parler, depuis près de quarante ans

de conquête, de ces tailles, de ces impots, de ces capitations multipliées, sous lesquelles gémissent tant de nations ; de ces réquisitions arbitraires de sommes immenses, qu'un vainqueur injuste impose fièrement à de malheureux conquis ? Avez-vous été réduits, par un défaut de prévoyance de la part de l'Administration, à ces famines qui affligèrent autrefois la Colonie, et dont ou ne se rappelle encore les détails qu'avec horreur et frémissement ? n'avez-vous pas vû, au contraire, dans des années de disette, le Gouvernement arrêter sagement l'exportation du grain, jusqu'à ce que votre subsistance fut assurée ? Vous a-t-on, depuis la conquête, assujetti au service militaire, obligé de laisser dans l'indigence vos femmes et vos enfans, pour aller au loin attaquer ou repousser l'ennemi de l'Etat ? Avez-vous contribué le moins du monde aux frais de la guerre dispendieuse que la Grande Bretagne soutient depuis près de six ans ? L'Europe presque entière est livrée au fer, au feu, au carnage, les plus sacrés aziles sont violés, les vierges déshonorées, les mères, les enfans égorgés en plusieurs endroits. Vous en appercevez-vous, et ne peut-on pas dire qu'au plus fort de la guerre vous jouissez de tous les avantages de la paix ? A qui, après Dieu, êtes-vous redevables de ces faveurs, mes frères, sinon à la vigilance paternelle d'un empire, qui, dans la paix comme dans la guerre a, j'ose le dire, vos intérêts plus à cœur que les siens propres ? en toute matière, je vois des marques de cette prédilection. Votre

code criminel, par exemple, étoit trop sévère, n'offroit point de règle assez sûre pour distinguer l'innocent du coupable, exposoit le foible à l'oppression du puissant. On lui a substitué les loix criminelles d'Angleterre, ce chef-d'œuvre de l'intelligence humaine; qui ferment tout accès à la Calomnie, qui ne reconnoissent pour crime que l'action qui enfreint la loi, pour coupable que celui dont la conviction est portée à l'évidence; qui donnent à un accusé tous les moyens d'une défense légitime, et sans rien laisser à la discrétion du Juge, ne punissent que par l'application précise du châtiment que la loi prononce. Que dirai-je enfin? tandis que toutes les coutumes de France sont renversées, que toutes les Ordonnances qui portoient l'empreinte de la Royauté sont proscrites, n'est-il pas admirable de voir une Province Britannique régie par la Coutume de Paris et par les Edits et déclarations des Rois de France? d'où vient cette singularité flatteuse? de ce que vous avez désiré le rétablissement de ces anciennes loix; de ce que elles ont paru plus adaptées à la nature des propriétés foncières du pays. Les voilà conservées sans autre altération que celles que la Législation provinciale a la liberté d'y faire; Législation où vous êtes représentés dans une proportion infiniment plus grande que le peuple des isles Britanniques dans les Parlemens d'Irlande et d'Angleterre.

Quel retour, Messieurs, exigent de nous tant de bienfaits? un vif sentiment de gratitude envers la Grande Bretagne; un ardent désir

de n'en être jamais séparés ; une persuasion intime que ses intérêts ne sont pas différens des nôtres ; que notre bonheur tient au sien ; et que si quelquefois il a fallu nous attrister de ses pertes, nous devons, par le même principe, nous réjouir en ce jour de la gloire qu'elle s'est acquise, et regarder sa dernière victoire comme un évènement non moins consolant pour nous que glorieux pour elle.

Que sera-ce, Chrétiens, si à ces considérations politiques vous en ajoutez une autre, par laquelle cet empire mérite surtout votre reconnoissance et vos éloges ? je veux parler de la liberté laissée à notre culte et assurée par la loi ; de ce respect porté aux personnes engagées dans les monastères ; de cette succession non-interrompue d'Evêques Catholiques, qui ont possédé jusqu'à ce jour la faveur et la confiance des Représentans du Roi ; de cette protection soûtenue, dont jouissent dans les villes et dans les campagnes, ceux qui doivent, par état, veiller à la conservation de la foi et de la morale. Car si cette foi s'affoiblit parmi nous, mes frères, si cette morale se relâche, ce n'est pas au changement de domination, c'est à vous-mêmes qu'il faut imputer ce désordre ; c'est à votre peu de docilité pour la parole qu'on vous annonce ; c'est à vos folles recherches d'une liberté dont vous jouissez sans la connoitre ; c'est aux discours envenimés de ces hommes sans caractère et sans principes, de ces murmurateurs inépuisables, que le bon ordre offense,

que l'obéissance humilie, que l'existence de la religion outrage.

Hélas ! où en serions-nous, mes frères, si de tels esprits prenoient le dessus, si leurs désirs étoient remplis, si ce pays, par un fâcheux revers, retournoit à ses anciens maîtres ? Maison de Dieu, temple auguste, vous seriez bientôt converti en une caverne de voleurs ! ministres d'une religion sainte, vous seriez déplacés, proscrits et peut-être décapités ! Chrétiens fervens, vous seriez privés des consolations ineffables que vous goûtez dans l'accomplissement de vos devoirs religieux ! terre, consacrée par les larmes et les sueurs de tant de vertueux missionnaires qui y ont planté la foi, vous n'offririez plus aux regards de la religion, qu'une triste et vaste solitude ! Pères et Mères catholiques, vous verriez sous vos yeux des enfans chéris sucer, malgré vous, le lait empoisonné de la barbarie, de l'impiété et du libertinage ! tendres enfans dont les cœurs innocens ne respirent encore que la vertu, votre piété deviendroit la proie de ces vautours, et une éducation féroce effaceroit bientôt les heureux sentimens que l'humanité et la religion ont déjà gravés dans vos âmes !

Conclusion. — Mais, que fais-je, et pourquoi insister sur des réflexions douloureuses dans un jour où tout doit respirer la joie ? Non, non mes frères. Ne craignons pas que Dieu nous abandonne si nous lui sommes fidèles. Ce qu'il vient de faire pour nous ne doit inspirer que des idées consolantes pour l'avenir. Il a

terrassé nos ennemis perfides. Réjouissons-nous de ce glorieux événement. Tout ce qui affoiblit la France, tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne, assure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur. Rendons-en au Dieu des victoires d'immortelles actions de grâces. Prions-le de conserver longtemps le bienfaisant, l'auguste Souverain qui nous gouverne, et de continuer de répandre sur le Canada ses plus abondantes bénédictions.

Te Deum laudamus, &c.